

Cent trente ans de classique sur le Jura

CONCERTS A mi-chemin de la saison 2022-2023, la Société de musique de La Chaux-de-Fonds, fondée en 1893, continue à attirer des grands noms. Retour sur un passé prestigieux

JULIAN SYKES

Cent trente ans d'histoire et une liste vertigineuse de musiciens venus jouer à La Chaux-de-Fonds. En compulsant les archives de la Société de musique fondée en 1893, on mesure l'effervescence d'une ville excentrée, située à plus de 1000 mètres d'altitude, aux confins du territoire neuchâtois sur le Jura, mais parvenue à attirer les plus grands noms. De Camille Saint-Saëns à Ferruccio Busoni, de Wilhelm Backhaus à Arturo Benedetti Michelangeli, de Yehudi Menuhin à Henryk Szeryng, en passant par Ernest Ansermet, Ferenc Fricsay, Elisabeth Schwarzkopf, Dietrich Fischer-Dieskau et Mstislav Rostropovitch, la cité horlogère a accueilli sans relâche des célébrités.

Photos d'archives, coupures de presse et lettres manuscrites nous renseignent sur l'extraordinaire activité qui a essaimé depuis la fin du XIXe siècle. Car La Chaux-de-Fonds s'est très tôt rêvée un destin de métropole culturelle. Le 18 janvier 1893, une poignée de mélomanes et musiciens passionnés créent la Société de musique. Georges-Albert Pantillon, violoniste qui fut l'élève du grand Joseph Joachim à Berlin, et des notables investis dans la vie publique de la ville font partie du comité fondateur. Marie Jeanneret-Perret, professeure de piano et mère de Le Corbusier, y est aussi active. Aucun code vestimentaire n'est exigé, mais l'objectif est «d'organiser des concerts sérieux, analogues à ceux qui se donnent dans toutes les villes de quelque importance», lit-on dans *L'Impartial* le 17 janvier 1893.

Saint-Saëns crée l'événement

Le premier concert a lieu le samedi 11 février 1893, avec l'Orchestre de la ville de Berne dirigé par Georges-Albert Pantillon. Le prix des places oscille entre 75 centimes et 3 francs, la cotisation annuelle coûte 5 francs: très vite, c'est un gouffre financier! La venue de Camille Saint-Saëns en septembre 1896 – pour un concert d'orgue abondamment commenté dans les journaux de l'époque – rapporte le premier bénéfice à la Société de musique. Et l'on verra défilé dès le tournant du siècle Eugène Ysaÿe, Ferruccio Busoni, Alfred Cortot, Jacques Thibaud, Pablo Casals, Clara Haskil, Arthur



La Salle de musique rayonne par la chaleur de son acoustique, qu'elle soit pleine ou vide. (LA CHAUX-DE-FONDS, 6 FÉVRIER 2023/LAURENT GILLIERON/KEYSTONE)

Rubinstein, Wilhelm Backhaus (venu notamment pour les 32 *Sonates* de Beethoven donnée en sept concerts en 1944 et 1945), Dinu Lipatti en 1947, le Quatuor hongrois, Isaac Stern, Yehudi Menuhin, la jeune Martha Argerich en 1972, Gilels, Richter...

Mais c'est compter sans la construction d'une salle de 1162 places qui va hisser La Chaux-de-Fonds à un niveau international. L'industriel Georges Schwob, président de la Société de musique de 1932 à 1947, fut l'un des fers de lance de ce projet très coûteux appuyé par son ami Wilhelm Backhaus et Ansermet. Avec ses parois en bois, agencées à la manière de pièces de lutherie, et sa forme de «boîte à chaussures», très classique, dont les murs ne sont pas tout à fait parallèles, ce qui a une incidence sur la circulation du son, qui se propage en lacets de chaussures, cet auditorium s'avère une réussite. Équilibre idéal entre réverbé-

ration et sécheresse, netteté et chaleur, intimité et spaciousité, que la salle soit pleine ou vide: bien vite, les musiciens invités et ingénieurs du son se passent le mot.

Des parois en bois agencées à la manière de pièces de lutherie

Inaugurée le 4 juin 1955 par le grand Carl Schuricht dirigeant l'Orchestre de la Suisse romande (OSR), la Société chorale de La Chaux-de-Fonds et la Chorale mixte du Locle dans la 9e *Symphonie* de Beethoven, la Salle de musique rayonne par ses boiseries et la chaleur de son acoustique. Ernest Ansermet est l'un des premiers à vanter les vertus du lieu. «C'est un des privilèges de notre

pays que la vie ne s'y condense pas exclusivement dans les grands centres [...], écrit-il le 28 juillet 1967. A cet égard, je considère La Chaux-de-Fonds comme un foyer de culture indépendant, original et animé d'un esprit d'initiative remarquable – je pense notamment à la construction de sa magnifique salle de concerts. [...] Le public de La Chaux-de-Fonds est l'un des plus réceptifs que je connaisse, aussi y allons-nous toujours avec joie, malgré la distance et parfois les intempéries.» A l'époque, et contrairement à aujourd'hui, OSR se rend une à deux fois par saison à La Chaux-de-Fonds avec Ansermet et d'autres chefs.

En marge des concerts, la Salle de musique attire les grandes maisons de disques pour des enregistrements. Les années 1970-1980 voient défilé le Quartetto Italiano, le Beaux Arts Trio, Martha Argerich, Gidon Kremer, I Musici, Murray Perahia (pour les *Suites anglaises*

et les *Variations Goldberg* de Bach), Nelson Freire, Pierre-Laurent Aimard, Eric Le Sage pour une vaste intégrale Schumann pour la firme Alpha, le violoniste Renaud Capuçon et Frank Braley pour les dix *Sonates* de Beethoven. Keith Jarrett enregistre les 24 *Préludes et Fugues* de Chostakovitch en juillet 1991. On rapporte que les musiciens romains de I Musici se plaisaient tellement à La Chaux-de-Fonds qu'ils y passaient l'été en famille et donnaient un grand concert à la fin pour remercier la population de son accueil.

«Du point de vue de la sonorité, le plus beau piano du monde se trouve à La Chaux-de-Fonds, dans une ravissante petite salle de concerts», déclarait Claudio Arrau. Le pianiste chilien y a réalisé tous ses derniers enregistrements pour Philips sur un Steinway de concert inauguré par Wilhelm Backhaus en 1966, devenu un trésor patrimonial. Aujourd'hui, cet

instrument est toujours là, prisé par des pianistes de la jeune génération comme Alexandre Kantorow, tombé fou amoureux du «piano Arrau» et de la salle, où il vient de réaliser plusieurs enregistrements. Du 4 au 7 février dernier, il s'est enfermé dans la Salle de musique pour y enregistrer la nuit! Tant d'autres artistes – Gregory Sokolov, Piotr Anderszewski, Rafal Blechacz, Christian Chomel, Teo Gheorghiu – aiment venir à La Chaux-de-Fonds pour y jouer sur ce piano ou un second Steinway, plus récent (2009) et inauguré par Sokolov.

«Sentiment d'être chez soi»

Les livres d'or de la Société de musique regorgent de lettres émouvantes signées de Dinu Lipatti, Wilhelm Backhaus, Yehudi Menuhin... «Quel bonheur de jouer dans cette magnifique salle!» écrit de son côté Alexandre Tharaud. Khatia Buniatishvili parle du «sentiment d'être chez soi.» «Avec une joie incomparable, j'ai goûté une nouvelle fois cette acoustique admirable», écrivait, en mars 2013, Michel Corboz après un concert mémorable avec L'Ensemble vocal de Lausanne. «Très heureux d'être à La Chaux-de-Fonds encore une fois», notait le regretté Nelson Freire, lors de sa dernière venue en avril 2019.

L'histoire de la Société de musique continue à s'écrire en lettres d'or grâce à des acteurs culturels toujours aussi dévoués. Une rénovation à grands frais réalisée au milieu des années 2010 n'a pas altéré l'acoustique; les sièges avaient alors été restaurés avec le même matériau d'origine car le fabricant des années 1950 était encore en activité. Le caractère excentré de la Salle de musique fait encore obstacle à certains mélomanes qui n'y ont pas mis les pieds. Mais l'architecture attachante du lieu, témoignage d'une époque, et la convivialité inaltérée en feront une escale largement récompensée. ■

Les prochains rendez-vous de la saison 2022-2023

Le violoniste allemand Frank Peter Zimmermann et les Berliner Barock Solisten jouent Jean-Sébastien Bach et les fils Bach ce mardi 28 février à 19h30. Suivront le Danish String Quartet (25 mars), Alexandre Kantorow (30 mars), The Barvisky Piano Trio (23 avril), le violoncelliste Edgar Moreau et son frère cadet Jérémie Moreau (7 mai), Julian Prégardien, Martin Helmchen et Marie-Elisabeth Hecker (27 mai).

Avec «La Nuit du 12», Dominik Moll rafle six Césars

PRIX Vingt-cinq récompenses ont été décernées à l'Olympia, lors d'une 48e cérémonie des récompenses du cinéma français qui a eu le mérite de la concision

STÉPHANE GOBBO
@stephgo

«La seule chose qui survit à une époque, c'est la forme d'art qu'elle s'est créée.» Prononcée en voix off par Jean-Luc Godard (1930-2022) dans son impressionnant *Livre d'image* (2018), cette phrase restera la plus forte entendue vendredi soir durant la 48e cérémonie des Césars. Mais si le réalisateur d'*A bout de souffle* (1960) a eu droit, à l'instar de Jean-Louis Trintignant (1930-2022) et de Jacques Perrin (1941-2022), à un montage dédié, on peut regretter que son importance capitale dans l'histoire du cinéma n'ait pas été plus longuement célébrée.

Le cinéaste américain David Fincher, lui, aura eu droit à un hommage bien

plus long au moment de venir recevoir un César d'honneur. C'est d'abord Virginie Efira qui a prononcé sa *laudatio*, avant de laisser la place à Brad Pitt, invité surprise venu saluer celui qui l'a dirigé à trois reprises, dans *Seven* (1995), *Fight Club* (1999) et *L'Étrange Histoire de Benjamin Button* (2008).

Moins de trois heures

Un peu plus tôt dans la soirée, Charlotte Gainsbourg et le rappeur Dinos sont venus interpréter une belle version modernisée de *Comme un boomerang*, un titre jadis écrit par le grand Serge pour Dani (1944-2022). Un bel intermède musical pour une cérémonie des Césars qui aura duré à peine moins de 3 heures, ce qui était le but après des éditions s'étirant parfois sur 3 heures 45, avec à la clé des audiences en baisse.

Cette année, Canal+ a opté pour «une présentation collégiale». Ainsi c'est Jamel Debbouze qui a démarré la présentation, avec un discours ponctué de quelques menus gags efficaces, avant

que d'autres maîtres de cérémonie ne se relayent tout au long de la soirée, avec une mention spéciale pour Jérôme Commandeur, très à l'aise dans cet exercice, tandis que Léa Drucker et Ahmed Sylla auront été interrompus par une militante pour le climat du collectif Dernière Rénovation.

Cette envie de concision, doublée d'une bonne maîtrise de la musique interrompant les discours des récipiendaires après une minute de discours, aura permis de remettre les récompenses au centre de la soirée, puisque c'est quand même ce qui compte. Et sur ce plan-là, avec un bilan positif de six Césars pour dix nominations, c'est le film de Dominik Moll, *La Nuit du 12*, sélectionné l'an dernier hors compétition à Cannes, qui s'avère être le grand gagnant, avec notamment le convoité doublé meilleur film et meilleure réalisation. A cela s'ajoutent les Césars du meilleur acteur dans un second rôle (pour le génial Bouli Lanners, enfin primé et premier surpris de l'être, confessant au passage son syn-

drome de l'imposture permanent), meilleur espoir masculin (Bastien Bouillon), meilleure adaptation et meilleur son.

Un triomphe mérité pour un film policier sombre et hyperréaliste, racontant l'histoire vraie d'une des nombreuses enquêtes non résolues auxquelles est confrontée chaque année la police, en l'occurrence celle d'une jeune femme aspergée d'essence et brûlée vive. Comme son compatriote Bouli Lanners, Virginie Efira a reçu son premier César, celui de la meilleure actrice pour *Revoir Paris*, très beau film d'Alice Winocour inspiré des attentats du 13 novembre 2015 à Paris et évoquant les syndromes post-traumatiques. Visage désormais essentiel du cinéma français, la comédienne belge, mérite plus qu'amplement sa compression.

«Merci les filles!»

Benoît Magimel a par contre surpris en étant sacré pour la deuxième année consécutive. Douze mois après *De son vivant*, il a été sacré meilleur acteur

pour *Pacifiction*, un film long, exigeant et passionnant de l'Espagnol Albert Serra, également primé pour sa photographie. Dans la catégorie meilleure actrice dans un second rôle, on ne peut de même que se réjouir de la victoire de Noémie Merlant pour sa performance hautement jubilatoire dans *L'Innocent*, qui a également valu à son réalisateur, Louis Garrel, le César du meilleur scénario, qu'il partage avec ses complices Tanguy Viel et Naïla Guiguet. Mais avec deux Césars seulement pour un record de 11 nominations, cette comédie policière enlevée fait figure de grand perdant.

Enfin, sans grande surprise, c'est Alice Diop qui a reçu le César du meilleur premier film pour *Saint Omer*, un long métrage aride et théorique racontant le procès d'une mère pour infanticide. La cinéaste en a profité pour saluer la présence encore minoritaire mais accrue des réalisatrices: «Nous ne sommes ni de passage ni un effet de mode. Merci les filles!» ■